

INSTITUT DE FRANCE.

ACADÉMIE FRANÇAISE

DISCOURS

PRONONCÉS DANS LA SÉANCE PUBLIQUE

TENUE PAR

L'ACADÉMIE FRANÇAISE

POUR LA RÉCEPTION DE

M. LE MARQUIS COSTA DE BEAUREGARD

Le 25 janvier 1897



PARIS

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN-DIDOT ET C^o

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE, RUE JACOB, 56

M DCCC XCVII

INSTITUT
1897. — 7.

INSTITUT DE FRANCE

ACADÉMIE FRANÇAISE

M. le Marquis COSTA DE BEAUREGARD ayant été élu par l'Académie française à la place vacante par la mort de M. CAMILLE DOUCET, y est venu prendre séance le 25 février 1897, et a prononcé le discours suivant :

MESSIEURS,

Deux ou trois jolies femmes se vantaient, devant Joseph de Maistre, d'être nées, l'une à Paris, l'autre à Pétersbourg, la troisième se vantait, je crois, d'être née à Vienne...

... « Eh bien, moi, interrompit le comte de Maistre, moi, Mesdames, je suis né à Chambéry; c'est vous dire qu'on peut tout se permettre. »

Comme elles s'étonnaient de l'aventure, lui, pour s'excuser, leur conta que, de temps immémorial, son petit pays, là-bas, au pied des Alpes, passait pour

vaillant, et que ce petit pays avait eu, à travers l'histoire ses grands capitaines, ses grands politiques et ses grands saints.

Joseph de Maistre parvint-il à se réhabiliter ce jour-là? Je ne puis vous le dire. Mais je sais que, plus heureux aujourd'hui, je n'ai pas à vous raconter nos gloires et nos légendes, pour me faire pardonner de venir, moi aussi, de Savoie.

Gloires et légendes, ne voilà-t-il pas quarante ans bientôt que tout cela est à vous? Il est vrai qu'une signature manquait encore au bas de l'acte qui nous fit Français en 1860. Cette signature, Messieurs, c'était la vôtre et je vous remercie au nom de la Savoie comme au mien de nous l'avoir donnée.

L'honneur que vous daignez me faire me permettra d'acquitter encore une autre dette, celle-là bien vieille, mais les dettes de cœur ne se prescrivent pas.

Voilà vingt ans qu'un livre était envoyé à l'un de vos concours. Ce livre retraçait les principaux épisodes de la rude guerre qui, de 1792 à 1796, mettait aux prises, sur les Alpes, deux patriotismes aujourd'hui si heureusement confondus. L'auteur du livre était jeune. Certaines appréciations échappées à sa plume provoquèrent, dit-on, quelque étonnement ici. Le prix espéré semblait bien compromis, lorsque avec son ordinaire indulgence, M. Doucetse prit à plaider les circonstances atténuantes, et si bien, qu'il gagna ma cause; car le malencontreux auteur, Messieurs, c'était moi.

Je dus ainsi à M. Doucet de faire mon premier pas vers l'Académie; il me devra, j'en suis heureux, un nouvel

hommage, après tant d'autres que vous lui avez déjà rendus.

Cependant,—et cela arrive presque toujours, qu'ils s'agisse d'un trône ou d'un fauteuil, — votre secrétaire perpétuel, en homme trop avisé, se méfiait de son successeur. « *Me louer pourra te déplaire* », lui écrivait-il.

Me louer pourra te déplaire,
Surtout si je fus ton ami ;
Si je ne fus que ton confrère,
Tu croiras encore trop faire
En ne le faisant qu'à demi.

Heureusement, le cas n'avait pas été prévu par M. Doucet, où ce successeur serait simplement son obligé. Je vais donc pouvoir le louer tout à mon aise. Mais je voudrais que l'éloge ne fût pas banal ; et me voici dans un grand embarras. Que vous raconter, de l'esprit, ou du cœur de votre regretté confrère qui ne soit déjà du domaine de l'affection publique ?

Et puis, comme disait Lawrence, le grand peintre anglais, « s'il est à la portée de tout le monde de peindre un œil ou une bouche, combien peu réussissent à peindre un regard ou un sourire ? »

Or, c'est le regard, c'est le sourire qui ont fait toute la physionomie de M. Doucet. Il n'avait rien d'héroïque, rien de ces hommes de marbre, ou de bronze, qui vous feraient l'effet de la statue du Commandeur, s'ils quittaient leur piédestal pour s'inviter à dîner chez vous.

Non, M. Doucet ne relevait ni de l'Acropole, ni du Forum. Il relevait simplement de sa bonne ville de Paris.

Sa vie, son œuvre, tout chez lui, jusqu'à son visage, en portait la spirituelle estampille. Vous souvenez-vous, par exemple, des narquoises curiosités de son œil, qui toujours vous regardait de bas en haut, et du silence si inquiétant parfois de son rire?

On a dit que votre confrère avait quelque chose de Voltaire; c'était vrai; mais d'un Voltaire un peu 1830 et qui, pour chanter Lisette, aurait endossé la redingote de Béranger. L'autre Voltaire n'avait pas cette bonhomie qui donnait une si exquise saveur à la raillerie de M. Doucet. Et pourtant que de petites merveilles d'inattendu, que de sel tantôt français, tantôt gaulois, saupoudraient les histoires de votre ami! Avec cela, chez lui, rien ne semblait apprêté, rien ne paraissait concerté. Il brillait, chatoyait, ondulait comme par mégarde.

Ce portrait n'est guère achevé; malheureusement je n'ai connu M. Doucet que fort tard, quand déjà ses cheveux blancs formaient, — je dirais un nimbe, si je n'avais dit tout à l'heure qu'il ressemblait à Voltaire, — quand déjà ses cheveux blancs formaient un anachronisme charmant autour de son visage toujours jeune.

Il y avait dans ce contraste comme l'enseigne d'une éternelle jeunesse d'âme. Car son âme, elle non plus, n'eut jamais l'allure dépérissante. Elle demeurait en pleine sève de bonté et d'action à un âge pour qui tout devient fatigue ou effort.

Tant de gens se corrigent de leurs qualités, en vieillissant,

que cette persévérance à rester gracieux, serviable, dévoué, méritait de vous être rappelée. Peut-être M. Doucet dut-il à ce phénomène de mourir jeune à quatre-vingt-trois ans, peut-être le dut-il aussi à sa science d'être heureux. Nul ne suivit mieux ce conseil du sage :

De leur meilleur côté tâchons de voir les choses.
Vous vous plaignez de voir les rosiers épineux,
Moi, je me réjouis et rends grâce aux Dieux
Que les épines aient des roses (1).

N'ayant jamais demandé à la vie plus qu'elle ne pouvait lui donner, M. Doucet trouva la vie indulgente. Quand il feuilletait ses souvenirs, comme on feuillette des notes prises en chemin, vous pouviez voir que le bonheur en avait enluminé toutes les pages.

La première est datée de 1812. Ce fut le 16 mai de cette année-là que M. Camille Doucet prit pied en ce monde rue de l'Ancienne-Comédie. N'était-ce pas une heureuse inspiration chez votre futur confrère de naître ainsi à la porte du vieux Théâtre français et à distance égale de l'Odéon, où l'attendaient ses premiers succès, et de l'Institut, où la vie devait lui apporter ses dernières joies?

Charles-Louis Doucet, son père, exerçait, à Paris, la profession d'avoué : « c'était bien le meilleur et le plus honnête des hommes, quoique avoué ! » Messieurs, j'écris ici sous la dictée de M. Doucet lui-même. « Ma mère, Antoi-

(1) Alphonse Karr.

nette de Jussy, continue-t-il, tenait à une vieille famille bourguignonne. Un peu de fortune et beaucoup de vertu, voilà tout mon monde. »

Non. Il y avait encore à Sens un grand-père, M. de Jussy, chez qui Camille Doucet passa ses premières années. Ce M. de Jussy était un vieil émigré. En bon émigré, il avait si peu appris et si peu oublié, que le jacobinisme de Louis XVIII finit par lui donner un coup d'apoplexie dont il mourut.

Son petit-fils alors émigra, à son tour, vers Paris. On le mit au collège Saint-Louis; il le quitta en 1830, « à travers le fer et le feu des bataillons ».

Mais voilà que, comme tant d'autres, le jeune Doucet se trompait de porte pour entrer dans la vie. Son père le voulait avocat. Sa mère, qui se méfiait de son éloquence, le voulait notaire. Lui les départageait en entrant chez un avoué. Ce n'est pas que votre confrère fût de ceux qu'amuse les choses ennuyeuses. Cependant, il fallait vivre. Il vivait donc en copiant, tant que durait la journée, des actes à l'étude, et se rattrapait, le soir, en rimant d'autres actes dans sa chambrette. Car une terrible vocation dramatique bouillonnait chez ce petit clerc.

Ce fut le 29 juillet 1831 qu'elle fit explosion. Voici comment M. Doucet racontait l'aventure.

« J'étais d'autant plus empressé d'assister, ce soir-là, à la représentation de l'Odéon, qu'en l'honneur des trois glorieuses journées le spectacle devait être gratuit. Il se composait de l'*Othello* de Ducis et du *Mariage de Figaro*.

« J'arrive donc de bonne heure, pour être sûr d'entrer... »

L'imprudent a compté sans son hôte. Il se faufile, on le querelle; il proteste, on l'enlève, on se le passe de mains en mains. Le voilà jeté hors des barrières où s'allonge la foule. Ne le croyez pas désarçonné. Les portes lui sont fermées comme spectateur, il les forcera comme auteur; rentrer chez soi, improviser quatre couplets en honneur des morts de Juillet, revenir à l'Odéon, demander le Directeur, tout cela, pour lui, est l'affaire d'un instant.

Le Directeur, malheureusement, assiste à une revue de garde nationale. Le petit Doucet demande Éric Bernard. Éric Bernard, un tragédien fort à la mode, paraît-il, remplit, lui aussi, son devoir de soldat-citoyen.

Courant de porte en porte, le pauvre enfant commence à désespérer, lorsqu'il rencontre Saint-Paul, le régisseur. « Nous n'avons pas besoin de couplets ici, soupire le gros homme dès qu'il sait de quoi il est question. Enfin revenez dans une heure, et il prend comme on prend une résolution désespérée, le papier que lui tend l'enfant.

Une heure après, Camille Doucet, de retour au théâtre, s'arrête, je dirais hynoptisé, si le mot n'était un anachronisme, sur la première marche de l'escalier. On chante là-haut au foyer, et ce sont ses propres couplets que l'on chante, sur l'air du « Vieux sergent ».

« Ah! vous voilà, crie Saint-Paul; arrivez donc : vos vers sont charmants. Éric va les chanter. » Éric lui-même, superbe en garde national, s'avance les mains tendues. « Bravo! jeune homme, bravo! Mais, vous me faites dire que j'ai eu un frère mort pour la liberté, c'est vrai; comment le savez-vous, jeune homme? »

« Je n'en savais rien, raconte M. Doucet, ce qui n'empêcha pas mes couplets d'avoir un succès énorme. La foule délirante répétait : « Français, ils sont morts... Morts pour la liberté... »

« On criait, on demandait l'auteur, on finit par me trouver niché parmi les musiciens de l'orchestre. »

« Votre nom ? »

« Mon nom, j'allais le proclamer, quand, tout à coup, je pensai à mon grand-père l'émigré, à mon patron l'avoué : je répondis que je préférais garder l'anonyme. »

Votre confrère rentra donc glorieusement anonyme à son étude, mais avec le cœur gonflé d'espérance. Qu'est donc l'espérance, sinon un premier bonheur qui en attend un autre ?

Cet autre bonheur ne tarda pas à rejoindre le petit clerc dans la rue ; cette fois encore le bonheur avait emprunté la voix d'Éric Bernard.

« Je viens, dit le tragédien, d'être nommé directeur d'un nouveau théâtre, le théâtre du Panthéon : voulez-vous m'écrire une pièce ? »

On devine la réponse.

Deux mois suffirent à écrire la pièce ; hélas ! ils suffirent aussi pour que le théâtre du Panthéon fit banqueroute ; c'était le malheur cette fois. Mais le malheur avait pour M. Camille Doucet une façon particulière de n'arriver jamais seul. Il portait toujours en croupe quelque heureuse aventure.

Le baron Fain se trouva là juste à point pour offrir à l'aimable poète, comme compensation à sa déconvenue, une belle et bonne place dans l'administration de la Liste

civile. Le baron faisait lui-même partie de la maison du roi Louis-Philippe ; à ses moments perdus, il jouait au Mécène, et Mécène s'intéressait au jeune Doucet, qui, par hasard, était son voisin, rue de l'Ancienne-Comédie.

L'influence de ce hasard fut décisive sur la carrière de votre confrère. Qui se fût jamais avisé d'aller chercher un directeur général des théâtres dans une étude d'avoué ? Tandis qu'installé au Louvre, car c'était au Louvre que fonctionnaient les bureaux de la Liste civile, M. Doucet se trouvait naturellement sur le passage de ses futures grandeurs.

Il ne fut pas, dans toute son existence, une période plus heureuse. Dieu met ainsi parfois le meilleur de la vie à son commencement. Le rêve de l'adolescent n'est que le prolongement du bonheur moins raisonné de l'enfant. Ce rêve se trouve écrit dans le cœur de tout homme comme dans un livre. Projets chimériques, images fugitives, chez la plupart, c'était, au contraire, chez M. Doucet un idéal modeste et réalisable. Les gens sérieux le trouvaient bien un peu perdu dans les nuages, mais lui disait que, pour certains, les nuages commencent bas, et il continuait de rimer.

Jugez de son ardeur par la nomenclature des pièces qu'il égréna entre 1841 et 1847.

M. Doucet donna d'abord à l'Odéon : *Un jeune homme* ; puis, encore au même théâtre : *l'Avocat de sa cause*. Ensuite vinrent : *le Baron de La Fleur*, *le Chant du cygne*, *la Chasse aux fripons*, enfin *le Dernier Banquet de 1847*.

L'opposition menait précisément alors la fameuse campagne des banquets, campagne qui devait aboutir à la

révolution de 1848. Vous conviendrez que votre confrère ne pouvait donner à sa Revue un titre plus piquant, pour ne pas dire plus agressif. Le bruit se répand aussitôt qu'un employé de la Liste civile va faire jouer une pièce politique, toute débordante des plus perfides allusions.

Le soir de la première représentation, la foule est terriblement houleuse à l'Odéon.

« On me joue déjà ? » demande M. Doucet au régisseur lorsqu'il entend, en arrivant au théâtre, les furieuses clameurs du parterre.

« Non, répond le régisseur, nous en sommes encore à *Cécile Lebrun*. » C'était une larmoyante pièce d'Ancelet.

« Assez ! assez ! hurle la salle, à bas Ancelet ! la Revue, la Revue ! »

Le régisseur s'avance. « Messieurs, vous désirez siffler la Revue ?

« — Oui, oui, à bas Louis-Philippe !

« — Eh bien ! vous allez avoir satisfaction. L'auteur n'entend pas se soustraire à votre verdict.

« — Il a raison, tant mieux ! Tapons dessus !

« — N'oubliez pas, Messieurs, le mot de Thémistocle : Frappe, mais écoute. »

Là-dessus l'orchestre entame l'air des Girondins, — la salle reprend en chœur : *Mourir pour la Patrie !* et la toile se lève.

On s'attend à quelque hyperbolique apologie du règne, à quelque virulente diatribe contre la liberté, voilà que vingt femmes costumées en débardeurs sont sur la scène et qu'elles chantent :

Aimer, aimer et boire
C'est le sort le plus doux, en attendant la gloire.

C'est d'abord de la stupeur, puis un fol éclat de rire quand le compère de la Revue, Odéon XXXIII, accompagné de l'Éther, du Chemin de fer et du Chloroforme, vient donner la réplique à ces femmes. On trépigne, on applaudit, on acclame le poète. Seul Ancelot ne partage pas l'universelle allégresse.

« Oui, oui, crie-t-il, on l'applaudit, lui, tandis qu'on me siffle; je ne suis pourtant pas, moi, un suppôt du roi Louis-Philippe! »

Vous le voyez, Messieurs, les pièces de votre confrère étaient gaies, simples, de franc rire; vous voyez que, comme lui, elles avaient du bonheur. Cependant M. Sandeau avait-il absolument tort de dire à M. Doucet, en l'introduisant ici, que « Regnard, son grand ancêtre, tout en étant charmé de sa bonne grâce, devait parfois s'étonner d'avoir un petit-fils si rangé ».

Car, jamais M. Doucet ne fut obligé d'*honnester ses pièces*, comme disait Collé.

Elles n'avaient de terrible, de psychologique, de profond, de politique, vous venez de le voir, que leurs titres : *les Ennemis de la maison*, *le Fruit défendu*, *la Chasse aux fripons*, *la Considération*; tout cela ne voulut être que joli.

Votre confrère ne se croyait pas chargé d'âmes; il ne se donnait pas comme moraliste consultant; jamais non plus il n'eut d'essoufflement vers le sublime. Les idées générales, les beaux thèmes le laissèrent toujours indifférent.

Je ne sais qui disait de sa littérature qu'elle était une littérature de frontière, et que lui-même avait chanté comme un barde entre deux camps ennemis...

La vérité est qu'au milieu de la bataille engagée entre classiques et romantiques, M. Doucet prit le sage parti de n'en prendre aucun. Il fut l'opportunisme littéraire. Toute sa vie; pour employer une célèbre expression de Sainte-Beuve, votre confrère « habitales coteaux modérés ». Sa vraie vocation fut de continuer Collin d'Harleville et Andrieux. Leur littérature un peu vieillie est, d'ailleurs, amusante à retrouver; plus qu'amusante peut-être, car le plaisir archéologique qu'on y prend se double d'une petite leçon. La mode ne sera-t-elle pas toujours la plus décevante des coquettes?

Cependant, si le théâtre de M. Doucet ne semblait appartenir à aucune école littéraire, il appartenait certainement à l'école de la bonne grâce et de l'esprit; c'était une raison déjà pour réussir, mais à laquelle venait s'ajouter, raison meilleure encore, l'infinie sympathie qu'inspirait votre confrère.

Feuilletons et comptes rendus sont unanimes à la redire. Vous verriez, s'il vous plaisait de les parcourir, que tous célèbrent moins peut-être les pièces représentées, que M. Doucet lui-même. N'en pourrait-on conclure que l'œuvre empruntait quelque chose de son succès au charme et à l'amabilité de l'auteur?

La résignation de votre confrère à n'avoir ainsi que des amis ne fut certainement pas la moins spirituelle de ses vertus.

Dans la réalité le sage se repose :

Tout se commence en vers et tout s'achève en prose,

disait-il, quand il eut entrevu les limites de son avenir dramatique.

Dès lors, il se prit à écrire, en prose, le plus beau livre qu'il pût écrire : celui de sa vie. Quelle autre de ses œuvres aurait mieux démontré que la bonté est tout en ce monde ; et qu'en ce monde, on peut rendre les autres heureux et l'être aussi soi-même.

Il n'y a que les égoïstes pour souffrir du mal de vivre. Jamais M. Doucet ne s'amusa à ce passe-temps, si cher aux incompris, de faire saigner des plaies imaginaires. Jamais la vie ne fut une énigme pour lui. Sa droite raison ne comprenait pas plus le chagrin sans cause, que l'effort sans but, ou le repos sans travail.

On accuse les vieillards d'humeur chagrine quand ils sont les derniers aujourd'hui à voir la vie en rose.

« Pourquoi avons-nous été si gais ? » demandait-on à quelqu'un au sortir d'une soirée charmante passée entre vieilles gens ?

« Tout simplement parce que nous ne sommes plus jeunes. »

Peut-être attribuez-vous cette jolie boutade à M. Doucet ? Non, elle ne lui appartient pas. Il était assez riche pour ne rien emprunter à personne ; de même qu'il était assez heureux pour défier tous les hasards. Pouvait-il douter de son étoile, quand il se voyait, lui, le moins révolutionnaire des hommes, devenir le bénéficiaire attitré, en quelque sorte de chacune de nos révolutions ?

La révolution de 1830 l'avait fait entrer à la Liste civile ; celle de 1848 lui ouvrait le ministère de l'Intérieur.

Après un stage de quelques mois à la direction des monuments historiques, il devenait sous-chef, puis chef de bureau à la direction des théâtres ; puis encore directeur

et enfin directeur général de cette administration, dont il forma, jusqu'à la fin, tout le personnel.

Personnel incomparable assurément, car né chef de division autant qu'auteur dramatique, associant la ponctualité de l'un à l'ingéniosité de l'autre, M. Doucet fut pendant dix-huit ans admirable dans ces deux rôles.

Bien d'autres, avant lui, avaient griffonné leurs premiers vers sur du papier à en-tête ministériel, mais ceux-là étaient entrés dans l'administration avec le désir d'en sortir. Lui, au contraire, ne voulait qu'y rester, et jamais ambition ne fut aussi utilement affairée. Tous les théâtres de Paris ou de province, du plus subventionné au plus misérable, relevaient de votre confrère. Il n'était si mince question, si petit détail qui ne fussent de sa compétence. La tâche vraiment eût été trop lourde si le hasard ou le bon plaisir n'étaient venus quelquefois partager avec le Directeur général tant de responsabilités.

Mais la raison était-elle suffisante pour attaquer, avec la passion qu'on y a mise, les règlements protectionnistes alors en vigueur? Qu'il fût ennuyeux de solliciter une licence de directeur, je le comprends. Je comprends qu'il ait été insupportable de ne pouvoir faire jouer une pièce sans l'agrémenter de couplets, ainsi qu'il en arriva à Alexandre Dumas pour la *Dame aux Camélias*... Mais cela empêchait-il le théâtre d'être brillant comme on ne l'avait jamais vu?

Ce n'étaient que succès partout.

Labiche, Dumas, Augier, Barrière, pour ne nommer que les morts, rivalisaient de talent.

On ne parlait, il est vrai, en ce temps-là, ni russe, ni

anglais, ni norvégien au théâtre. Il est vrai encore que l'on y faisait peu de psychologie, et pas du tout d'autopsies. Il est vrai enfin que l'envie de s'amuser dominait tout, et que reflétant une société un peu folle, le théâtre était peut-être un peu fou lui-même. Mais que de bonhomic, que de finesse, que d'ironie, que de douloureuses intuitions aussi parfois dans cette démente plus apparente que réelle !

On a prétendu traiter cette démente par la liberté. L'a-t-on guérie ?

Je ne veux pas m'engager dans une théorie hors de saison. Mais enfin serait-il absolument paradoxal de dire que l'obstacle et la lutte développent le talent ? Ne devons-nous pas les grands journalistes d'autrefois aux entraves apportées à la liberté d'écrire ? N'en a-t-il pas été de même pour les orateurs, avant que la liberté fût rendue à la tribune ? Et, puisqu'il s'agit ici de théâtre, combien le théâtre semblait plus amusant lorsqu'il était réduit à l'allusion pour faire entendre une bonne vérité !

La liberté, en introduisant la pochade sur la scène, y a remplacé trop souvent par des détails les caractères généraux qui jadis faisaient le grand théâtre. Est-ce là un progrès ?

Et le public s'est-il vraiment mieux trouvé de cette liberté reconquise ? Bien hardi, ce me semble, qui oserait l'affirmer. La foule, qu'elle me pardonne de lui manquer de respect, ressemble aux moutons de Panurge. Elle admire, s'amuse, se passionne, comme les moutons sautaient... à la file ; et le troupeau, sans berger, ira toujours avec bien plus d'entrain voir *le Coucher de la Parisienne* au café-concert,

qu'il n'ira entendre *le Misanthrope* à la Comédie-Française.

M. Doucet pensait autrement et ne croyait pas un berger nécessaire quand il demanda et obtint la liberté des théâtres. Ai-je dit que ses fonctions le rapprochaient sans cesse de l'empereur ? Ai-je dit que votre confrère était tout de suite devenu, oh ! non pas un courtisan, mais un parfait homme de cour ? Il avait cet instinct des nuances qui permet toutes les franchises, parce qu'il en a tous les à-propos.

Le même homme qui, terrassé en pleine chasse de Compiègne par un mal subit, répondait aux doléances du souverain : « Ce n'est rien, Sire, je me meurs », lui disait non moins galamment : « Que va penser l'Europe (on était à la veille de l'Exposition de 1867), que va penser l'Europe si elle ne trouve pas le théâtre de Victor Hugo au répertoire ? »

L'Empereur capitula, paraît-il, devant ce point d'interrogation, et ce fut par une reprise d'*Hernani* que l'on résolut de donner satisfaction à l'Europe.

En choisissant *Hernani*, pour y arborer sa victoire, M. Doucet faisait preuve de courage autant que de goût. Il connaissait trop bien le public pour ne pas prévoir l'enthousiasme qui saluerait les allusions dont fourmille l'œuvre de Victor Hugo.

Dès le lever du rideau, la salle se trouvait déjà hors des gonds ; mais quand arriva le fameux vers,

J'écraserai dans l'œuf ton aigle impériale,

ce fut du délire. Penché hors de sa loge, le prince Napoléon applaudissait furieusement.

« Mon pauvre Doucet, mon pauvre Doucet, faites vos malles, disait le lendemain le maréchal Vaillant au directeur des théâtres.

« — Oh! monsieur le maréchal, répondait en souriant celui-ci, je connais trop l'administration pour que mes malles ne soient pas toujours prêtes. »

Il put, cependant, les défaire bien tranquillement. L'Empereur était trop avisé pour priver son régime autoritaire d'un directeur si libéral!

D'autres qualités, moins sérieuses peut-être, que son libéralisme, achevaient de mettre M. Doucet hors de pair dans ses fonctions difficiles. Jamais chercheur d'étoiles, par exemple, ne fut plus heureux et n'évolua avec plus de grâce autour d'elles. Flattant l'une, encourageant l'autre, et au besoin, le croiriez-vous, Messieurs, sermonnant toutes ces reines gâtées que sont les actrices à la mode, votre confrère avait pour chacune un mot gracieux, un fleur ou un bonbon.

Mais à côté de cette menue monnaie d'amabilités, que de sérieux dévouements! M. Doucet ne ressemblait guère à ces gens qui placent leurs bons procédés à gros intérêts. Lui n'escomptait rien, ni son temps, ni ses conseils, ni même ses billets de banque quand il en était besoin. Auteurs, actrices, directeurs, danseuses, trouvaient en lui un ami, un arbitre, un intermédiaire. Il faisait ainsi le bien, sans se lasser, pour le charme de l'habitude et pour celui de la nouveauté.

« Si vous parlez sur ma tombe, lui écrivait Alexandre Dumas, vous direz que je demandais toujours; si je parle sur la vôtre, je dirai que vous ne refusiez jamais. »

Le tableau tient tout entier dans l'ébauche. Qu'il s'agisse de goûts, de talents ou de vertus, ce sont les mêmes forces qui se transforment avec les années. La vieillesse, à cinquante-huit ans qu'il avait en 1870, s'annonçait, chez M. Doucet, comme le plein épanouissement des qualités de sa jeunesse si aimable et si active. Tout, d'ailleurs, avait souri à votre confrère. Quand tout vous sourit, comment ne sourirait-on pas à tout le monde? « A quoi bon haïr, disait-il parfois, lorsqu'il est si facile d'aimer? »

Cette jolie théorie n'a malheureusement jamais été de mise en politique, et la politique allait bouleverser la vie heureuse que je vous raconte.

Certaines natures craignent le coup de vent. Il leur faut une atmosphère sereine. La guerre, la révolution surprisent M. Doucet; elles le surprisent, comme elles surprisent d'ailleurs chacun, dans un pays où l'on s'attend toujours à tout, sans être jamais préparé à rien.

Vous souvenez-vous combien ces surprises furent différentes, il y a vingt-six ans, selon la vie que l'on avait menée; je devrais dire plutôt selon le devoir que l'on avait rempli?

Quel réveil pour celui dont l'unique souci avait été de faire vivre la foule dans un monde idéal; quel réveil ce dut être de la voir brusquement jetée parmi toutes les réalités de détresses inouïes!

Le drame n'était plus sur la scène, où pendant si longtemps M. Doucet l'avait régenté; le drame était à la frontière, le drame était dans la rue, hélas!

Mais un cadre guerrier ou politique messierait à la physionomie si fine que j'esquisse. M. Doucet, d'ailleurs,

avait à ce point horreur de la politique que sa plus chère ambition, au lendemain du 4 septembre, fut de disparaître.

« Eh bien ! qu'allez-vous faire de moi ? demandait-il à M. Jules Simon, devenu ministre de l'instruction publique.

Je tiens l'anecdote de M. Jules Simon lui-même.

« — De vous, mon cher ami ? Je crains bien d'être obligé de vous supprimer.

« — Que parlez-vous de crainte ! reprit vivement M. Doucet, je vous supplie, au contraire, de me supprimer tout de suite. »

Il lui répugnait de brûler, pour ne pas déchoir, ce qu'il adorait naguère. Son âge lui interdisait de prendre un fusil. Il s'éloigna désolé de son impuissance, car parmi tant d'ambitions qui s'abattaient sur la France, on ne pouvait être alors que soldat... quand on vous permettait de l'être.

Que n'eussiez-vous donné, Monseigneur (1), vous le soldat exilé, vous le soldat de la victoire, pour partager l'honneur de nos défaites ?

Oui, l'honneur ! car, le dévouement, cette année-là, fut à la hauteur de l'infortune. C'était du même pas vaillant que l'on marchait au-devant de la mort, qu'elle vous attendît sur le champ de bataille, ou qu'elle vous guettât dans cet antre de justice d'où vous avez héroïquement tenté, Monsieur (2), d'arracher l'archevêque de Paris !

Inoubliable sera, pour moi, cette journée qui me fait entrer à l'Académie sous le patronage de tels hommes et de tels souvenirs.

(1) M. le duc d'Aumale.

(2) M. ROUSSE.

Héroïques ou charmants, doux ou tristes, les souvenirs sont, à la fin de la vie, tout ce qui nous reste : le dernier plaisir n'est-il pas de tisonner le passé, pour en faire jaillir encore quelque étincelle ? Revenu de l'exil, M. Doucet voulut tisonner ainsi en écrivant ses Mémoires.

La France retrouvée ne montrait que les stigmates de la défaite ou de la guerre civile. Gloire, gaieté, plaisir ne luisaient plus que dans le lointain. Il se retourna vers ce passé.

« C'est vous qui l'aurez voulu, mandait-il à M. Legouvé, qui le pressait de se mettre au travail. C'est vous qui l'aurez voulu, et pourtant, quand je me décide à vous obéir, je me demande si nous n'avons pas tort tous deux, moi de vous croire, vous d'avoir cru en moi. C'est en témoin plus qu'en acteur que j'aurai traversé la vie...

Depuis soixante ans au parterre,
Infatigable spectateur,
J'ai pu sonder plus d'un mystère ;
Des si petits grands de la terre
J'ai pu mesurer la hauteur.
Admis dans toutes les coulisses
Des théâtres et des palais,
De leurs acteurs, de leurs actrices
J'ai vu les vertus et les vices.

Et s'adressant à son successeur ici, successeur auquel il semblait vouloir léguer ses Souvenirs, M. Doucet terminait par ce vers :

Tu rirais bien si je voulais.

Séduisante promesse qui constitue, quoique ces mémoires aient été écrits, toute ma part d'héritage. Après tout, pourquoi se plaindre ? D'autres, et Béranger fut

de ceux-là, affrontèrent d'aussi décevantes espérances.

Viens déjeuner, lui avait écrit un jour M. Doucet, voilà quelque soixante ans de cela :

Viens déjeuner à mon cinquième étage,
Tu trouveras Lisette au rendez-vous,
Comme autrefois frétilante et volage,
Prête à sauter encor sur tes genoux.
Elle suspend son châle à ma fenêtre,
Et maintenant, vieil ami, sans effort,
A son amour tu peux la reconnaître :
Barde sacré, tu vas chanter encor.

Vous le voyez, votre souriant confrère se permettait toutes sortes de licences... poétiques. Mais, se souvenant de la gravité de l'Académie, il n'a sans doute pas voulu les lui faire partager. Il n'a pas voulu qu'introduite par son successeur « dans toutes les coulisses des théâtres et des palais, de leurs acteurs, de leurs actrices, l'Académie vît, à son tour, les vertus et les vices »... il n'a pas voulu qu'elle pût en rire.

Cette réserve ne saurait vous surprendre. Nul ne porta plus haut que M. Doucet le respect, l'amour, je devrais dire le culte de l'Académie.

Jamais académicien ne fut plus heureux de l'être. Si l'on en croit celui d'entre vous qui peut-être l'a le mieux connu, il avait, toute sa vie, caressé le rêve de mettre sur sa carte ces mots fatidiques :

De l'Académie française.

Voilà, du reste, longtemps que j'aurais dû vous rap-

peler ces détails, car l'élection de M. Doucet remontait à 1865. Il succédait ici au comte Alfred de Vigny après avoir failli y remplacer Scribe. Au bout de treize tours de scrutin, il ne manquait à votre confrère qu'une voix pour réussir.

Cette voix lui revint enfin, avec bien d'autres, et la revanche de M. Doucet fut éclatante.

Tout ce qu'il avait fait de bien, l'emportant encore sur tout ce qu'il avait écrit de joli, lui valut de votre part un accueil charmant. Et voyez combien tout de suite il fut à sa place ici. Le secrétaire perpétuel se révélait chez M. Doucet dès le lendemain de son élection...

« ... Si j'ai deviné ce dont il s'agit, lui écrivait Alexandre Dumas fils au mois de décembre 1868, je commence par vous dire que vous faites le plus bel usage possible de votre position d'académicien, en voulant faciliter l'entrée de l'Académie à ceux que vous en jugez dignes. Mais moi, je ne peux, je ne veux ni ne dois faire partie de l'Académie, mon père n'en étant pas. Ou il n'a pas voulu d'elle, ou elle n'a pas voulu de lui. Dans ces deux hypothèses, je reste du côté où il est. »

« ... J'ajoute, continuait Alexandre Dumas, j'ajoute que j'ai l'horreur du solennel, et qu'il y a encore en moi trop du gamin que je fus si longtemps, pour que je ne craigne pas de tirer, tout à coup, la langue à un immortel, archevêque ou non, qui croirait devoir se prendre au sérieux devant moi, ou me prendre au sérieux devant lui... »

« ... D'ailleurs, aller faire de l'esprit sur le cadavre de l'un, de la politique sur le corps de l'autre, de la politesse sur le cercueil du troisième, ne me tente guère. Laissons les

morts tranquilles. C'est une erreur de croire qu'ils peuvent encore nous servir à quelque chose. »

Le très distingué confrère qui demain s'assoira sur le fauteuil d'Alexandre Dumas me pardonnera, j'espère, d'avoir édité cette lettre. Peut-être s'en fût-il servi pour redire que, si l'on ne vient pas toujours à bout des résistances de l'Académie, l'Académie, plus heureuse, vient à bout de toutes les résistances.

Mais à quoi bon cet aphorisme ? M. Doucet a-t-il jamais rien refusé à l'Académie et l'Académie a-t-elle jamais rien refusé à M. Doucet ? Heureuse entente, dont témoignait en 1876 son élection comme secrétaire perpétuel.

Voici quelques lignes pour vous rappeler, Messieurs, comment la chose se fit tout simplement :

« Patin venait d'expirer, écrivait M. Doucet dans une des trop rares notes que j'ai eues sous les yeux, Patin venait d'expirer, et comme je traversais tristement la cour de l'Institut, j'y croisai Cuvillier-Fleury.

« — Eh bien, me dit-il, voilà notre pauvre Patin mort !

« — Hélas ! oui, répondis-je.

« — C'est vous qui le continuerez, murmura Cuvillier en s'éloignant.

« Je rencontrai ensuite les membres de l'Académie des Beaux-Arts qui sortaient de leur séance.

« — Il est mort, me dit l'un d'eux. C'est vous qui le remplacerez. » — Là-dessus M. de Falloux m'écrivit :

« C'est vous... »

« M. Mignet me dit : « C'est fait. »

« Enfin le 3 mars arrive ; 30 membres présents.

« Camille Doucet, 21 voix.

« Camille Rousset, 7 voix.

« Je suis proclamé par Legouvé et installé.

« Je prends la parole. Je prononce assez bien mon petit discours, quoique avec beaucoup d'émotion... et me voilà perpétuel... »

Pouviez-vous, Messieurs, mieux faire que d'élire ce confrère toujours aimable, toujours souriant, qui avait à l'extrême l'art de tout prévoir, de tout faire naître et de tout empêcher? ce confrère pour qui la bienveillance devenait un instrument de règne, tant cette bienveillance, en lui laissant des scrupules, lui permettait de n'avoir pas de préjugés.

Quel séduisant parallèle serait à tenter entre M. Villemain et M. Doucet, entre Alceste et Philinte dans le rôle de secrétaire perpétuel.

M. Villemain recevant, un jour, la visite de candidat que lui fait Champfleury, feint de ne pas le reconnaître.

« — Eh bien, Monsieur, eh bien, quels sont vos titres? »

Champfleury énumère ses volumes et finit par le *Violon de faïence*.

« — Alors vous êtes faïencier, Monsieur? dit Villemain, en laissant tomber sur son interlocuteur un regard de parfaite négligence...

Je n'ose affirmer que M. Doucet n'eût bonne envie, parfois, de traiter certains candidats en faïenciers, mais encore ne le faisait-il pas; bien au contraire, il s'amusait à leur enfoncer, par petits coups calculés, l'espérance dans la tête et dans le cœur. Si l'on avait gravi avec terreur cet escalier noir qui semblait vous conduire dans quelque caverne de savant, on le resdescendait joyeux, comme La Châtre, du bon billet que l'on emportait.

La sérénité de M. Doucet semblait sans remords. Il vous avait écouté avec cet air de concession souriante dont on écoute les histoires seulement intéressantes pour qui les raconte. Vous partiez muni de mille recommandations aussi importantes qu'inutiles.

Je le revois. Sa petite calotte noire sur la tête, le cou frileusement rentré dans le collet de sa redingote, il était assis, ce jour-là, au coin de la cheminée et jouait avec ses pincettes. Je me sens encore tout embarrassé de son regard moqueur.

« — Bien sûr, bien sûr, vous en serez », pour votre secrétaire perpétuel, le mot Académie demeurerait toujours sous-entendu, « bien sûr vous en serez », m'avait-il dit quand je lui eus exposé mes pauvres raisons d'être là...

Je l'ennuyais évidemment, sans m'amuser beaucoup moi-même, lorsque l'idée me vint de prier M. Doucet de prendre les Savoyards sous son égide à la commission du Dictionnaire.

Il me regarda étonné.

« — Mais oui, Monsieur, repris-je ; un Savoyard, au dire du Dictionnaire de l'Académie, est un personnage lourd, grossier, mal élevé...

Il me regarda encore, sans doute pour s'assurer du fait. « Mais après tout, que vous importe, lit-il enfin, puisque quand on dit Savoyard c'est toujours d'un Auvergnat qu'il s'agit ?

« Allons, allons, ajouta-t-il gaiement en me reconduisant, c'est entendu, je vous lègue mon fauteuil. »

Vous avez prouvé, Messieurs, que M. Doucet ajoutait le don de prophétie à toutes ses qualités aimables.

Ces qualités aimables eurent bientôt fait de son salon

le salon de l'Académie, et du salon de l'Académie le salon le plus recherché, le plus vivant de Paris.

Jeunes femmes élégantes, vieilles femmes d'esprit, ambassadeurs, ministres, écrivains, journalistes s'y coudoient. Après une réception académique, on voyait là ce que votre Dictionnaire ne peut manquer d'appeler un jour *le tout Paris*, spirituel, artiste, littéraire. Et quel étonnement pour l'ombre gouailleuse de Villemain, si jamais elle s'est fourvoyée chez son successeur!

De ce cabinet noir, de cette chambre d'étudiant dont Victor Hugo nous a laissé la sinistre description, il ne restait rien. Tout cela s'était fondu dans un grand et bel appartement qu'illuminait le portrait du maître vous souriant dès le seuil.

Et voilà le maître lui-même allant, venant parmi la foule: heureux, simple, pardonnez ce mot, qui n'a rien d'académique, bon enfant. Combien votre secrétaire perpétuel ressemblait peu à ces vieillards qu'attriste le souvenir de leur gaieté défunte! Gai, lui l'était toujours, et sa belle humeur s'en prenait à chacun par un mot aimable. Causeur intarissable, il s'étendait sur le plus mince sujet et savait donner à ses plus évasives conversations des accompagnements de mines, de gestes, tels qu'on en demeurait absolument charmé. Son grand âge, son expérience, pourquoi ne pas le dire? sa science scénique, avaient fait de lui un incomparable manieur d'hommes.

Rivarol parle d'un vieux médecin si habitué à tâter le pouls des gens qu'il le cherchait jusque sur le bras de son fauteuil; M. Doucet ne vous le rappelle-t-il pas un peu? Vous souvenez-vous du recueillement avec lequel il tâtait le

pouls à l'opinion, à la politique, à la presse, au gouvernement, au boulevard lui-même? Mais aussi quels diagnostics! et avec quelle confiance ne suiviez-vous pas ses conseils? « M. Doucet imaginait, disait l'un de vous, des solutions honorables, pratiques, libérales à tous nos embarras... Telle était son autorité, que nous le tenions pour le chef de notre conseil de famille. »

Tout cela est d'un homme supérieur autant que d'écrire de belles comédies.

Mais il y avait autre chose encore, pour le faire aimer et admirer.

Comme je vous le disais, M. Doucet avait des scrupules et pas de préjugés. La vie, pour lui, ressemblait à un mannequin que chacun drape selon sa fantaisie; il demandait seulement que la draperie fût gracieuse. Aussi personne, depuis que l'Académie distribue des prix, ne s'est joué plus galamment parmi les susceptibilités du talent et de la vertu. Il n'était que sa modestie pour l'emporter sur tant de souplesse. « Tout ce que l'on applaudit dans mes rapports, disait-il, appartient à mes confrères. » Chacun ne savait-il pas que lui-même appartenait à cette école d'indulgente ironie qui a pris pour devise : « Je suis modeste et je m'en vante. »

Pourquoi M. Doucet ne se fût-il pas vanté de ces rapports annuels, merveilleux de bonne humeur, de malice, de grâce?

Quelle vivacité, quel talent de transition, quelle variété dans le tour de toutes les phrases. On aurait dit que votre rapporteur changeait de dictionnaire en changeant d'interlocuteur. « Tel a été son succès sur ce point, remar-

quait un de ses amis, que l'auteur dramatique a profité de la bonne renommée du secrétaire perpétuel. »

Fut-il jamais plus jolie société de secours mutuels?...

Messieurs, s'il est vrai, comme l'a prétendu un esprit chagrin, que l'on soit trop souvent puni de sa curiosité à étudier les hommes par le malheur de les connaître, il n'en saurait être ainsi du doux philosophe qui, oublieux à la fois de son âge et de son temps, s'était dit que rien ne sert, pour soi ou pour les autres, de tout déflorer par une trop profonde analyse. Mais encore, quelles pouvaient être, sous un masque si aimable, les impressions finales de cette longue vie ?

Sans doute, M. Doucet avait professé une opinion à vingt ans ; il en avait probablement changé à quarante. Pouvait-il lui en rester une à quatre-vingts ?

Votre secrétaire perpétuel avait vu tant de mots changer de sens tant de choses changer de nom !

Il avait vu l'opinion se faire la complice de tant de défaillances !

Il avait vu, aux heures de naufrages tant de sauveurs, qui ne savaient pas nager, qu'il se disait, eh ! mon Dieu, comme bien d'autres : « Tout cela est triste, mais c'est amusant ».

Sceptique, oui, votre confrère l'était peut-être, Messieurs, mais sceptique de ce scepticisme qui donne au vieillard un charme de plus et épargne un regret à sa dernière heure. Scepticisme bienfaisant qui, en nous empêchant de trop croire aux hommes, nous garde de trop exiger d'eux, scepticisme qui nous isole des joies d'ici-bas pour nous en faire pressentir d'autres !

Musset a parlé du terrible combat qui, dans certaines âmes, se livre entre le besoin de croire et le désir de nier. M. Doucet, heureux en cela comme en toutes choses, ne connut pas ces angoisses. S'il n'était ni mystique ni dévot, son cœur et sa raison avaient fait de lui un croyant.

Le sentiment chrétien embauma la fin de sa vie. Il avait toujours souhaité la voir finir à la façon d'un livre qui se ferme. Dieu l'a exaucé, Messieurs, en mettant doucement le signet à la quatre-vingt-troisième page...

RÉPONSE
DE
M. ÉDOUARD HERVÉ

DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE

AU DISCOURS

DE

M. LE MARQUIS COSTA DE BEAUREGARD

Prononcé dans la séance du 25 février 1897

MONSIEUR,

Vous avez tracé de celui à qui vous succédez un si vivant portrait que je ne me risquerai pas à le refaire après vous. Ceux qui aimaient M. Camille Doucet, c'est à-dire tous ceux qui le connaissaient, le reverront sans cesse sous les traits dont vous l'avez peint. Oui, c'était bien là sa physionomie un peu railleuse; mais la raillerie n'était qu'à la surface; derrière elle, l'indulgence se montrait bientôt. Le sourire pouvait inquiéter; mais le regard rassurait. Vous l'avez compris, Monsieur, le trait dominant de ce caractère fut la bonté. L'obligeance de l'accueil n'avait rien d'étudié: c'était la nature même qui parlait.

Il y a des bourrus bienfaisants. On chante leurs louanges. On leur sait gré du bien qu'ils font et même du mal qu'ils ne font pas. Je suis tout disposé à leur rendre justice; mais je préfère ceux qui, pour être bienfaisants, ne se croient pas obligés d'être bourrus. M. Camille Doucet se plaisait à rendre des services; il ne les faisait pas payer par la brusquerie de ses manières et les inégalités de son humeur.

Sa philosophie était celle de Philinte, non pas du Philinte de Fabre d'Églantine, qui n'est qu'une caricature poussée au noir, mais du vrai Philinte, qui ne tonne pas à chaque minute contre les vices et les sottises de son temps, mais qui n'a garde de s'en faire le complice ou le complaisant, qui épouse la sincère Éliante et qui avec elle recevra tous les honnêtes gens de la ville et de la cour. Cette philosophie, qui dirigeait sa vie, a inspiré ses écrits. Le théâtre, aussi bien que le roman, se modifie suivant les époques, les variations de la mode et du goût, le caractère des auteurs. La comédie cherche tour à tour à provoquer le rire, le sourire ou le ricanelement. Celle de M. Camille Doucet, comme celle d'Andrieux et de Picard, a opté pour le sourire. Elle ne peint que des faiblesses sans conséquence et des travers sans gravité. Les héroïnes de ce théâtre subissent tout juste assez de tentations pour que leur vertu ait le mérite d'avoir connu la lutte et le souvenir d'avoir côtoyé le danger. Les jeunes gens n'ont que des entraînements passagers, auxquels un bon mariage mettra un terme prévu. Léon, dans *le Fruit Défendu*, nous apparaît tout d'abord comme un Don Juan bourgeois. Il a deux cousines mariées,

l'une à la ville, l'autre à la campagne. Il les poursuit toutes deux de ses assiduités et, pour mener de front cette double entreprise, fait la navette entre Paris et Brunoy. Rassurons-nous : ce séducteur n'est qu'un roué innocent. Il tombe dans le premier piège qui lui est tendu. Son oncle Desroziers, qui a juré de le marier à une troisième cousine, attire son attention sur la jeune fille en lui interdisant de penser à elle et en lui disant qu'un obstacle éternel les sépare. Dès lors, il lui trouve des charmes qu'il n'avait pas soupçonnés. Il lui fallait un obstacle pour l'attirer, fût-ce un obstacle imaginaire, et il n'était tenté que par le fruit défendu.

Maurice Desbrisseaux, dans *les Ennemis de la Maison*, a une excuse lorsqu'il essaie de troubler un ménage. M^{me} Reynal a été presque sa fiancée. En partant pour un long voyage, il était persuadé qu'elle l'attendrait : elle ne l'a pas attendu. Il ne croit donc que revendiquer un bien dont on l'a frustré. Il n'aurait qu'à regarder dans la même maison pour trouver mieux que ce qu'il a perdu. La jeune belle-sœur de M^{me} Reynal, la douce Hélène, est toute disposée à consoler Maurice. Elle sera pour lui une compagne

Qui, n'exigeant pas plus qu'on ne peut lui donner,
Voudra ne rien savoir, ou bien tout pardonner.

M. Camille Doucet n'a plus écrit pour le théâtre depuis qu'il a été nommé académicien et secrétaire perpétuel. La vie littéraire semblait terminée pour lui. Elle ne faisait que commencer ou plutôt elle allait recommencer sous

une autre forme et avec un attrait nouveau. Entre sa nature et les fonctions qui venaient de lui être dévolues existait ce que les philosophes appellent, je crois, une harmonie préétablie. Il n'est guère de plaisir plus rare que celui d'occuper en ce monde la place pour laquelle on se sent précisément fait. M. Doucet a connu cette satisfaction : il en a joui longtemps. Il nous a montré un des exemplaires de l'homme complètement heureux et ne s'en cachant pas. Il disait à un de ses amis : « Si jamais vous apprenez que je suis mort, soyez sûr que je n'aurai pas été consulté. » La Providence l'a entendu : elle lui a épargné la tristesse de faire ses adieux à tout ce qu'il aimait.

Son salon, comme vous l'avez si bien dit, était celui de l'Académie. On y voyait, à côté du plus charmant des vieillards, une famille où la grâce se perpétuait jusqu'à la troisième génération. Le maître de la maison y pratiquait l'art, où déjà il avait excellé à la direction des théâtres, de plaire à tous en général et à chacun en particulier. Ce n'est pas qu'il n'eût ses préférences discrètes et ses intimes affinités. Dans sa bienveillance universelle il mettait des degrés. Il faisait une place spéciale à quelques-uns de ses contemporains ou même de ses aînés, doyens de nos Académies, témoins d'une autre époque, survivants de cette vaillante pléiade d'artistes et de lettrés qui avaient vingt ans aux environs de 1830 : celui-ci, que nous espérons garder longtemps encore et qui souhaitait hier la bienvenue en notre nom à deux souverains amis de la France ; celui-là, que nous avons le regret de ne plus compter parmi nous, mais qui présidait, il y a moins de deux ans, le centenaire de l'Institut. Parmi les œuvres littéraires, M. Camille

Doucet, comme la plupart d'entre nous, préférait celles qui avaient charmé sa jeunesse : il aurait aimé à les revoir chaque soir au théâtre ou à les relire chaque matin. Toutefois, il n'avait aucun esprit d'intolérance ou d'exclusion. Il n'était pas de ceux qui disent :

Nul n'aura de l'esprit, hors nous et nos amis.

Il n'avait pas la prétention de trouver dans ses confrères de l'Académie, trente-neuf personnages exactement semblables à lui, reproduisant fidèlement ses idées, ses sentiments, la nature de son talent. Il aurait pu prendre plutôt pour devise ce vers, qui n'est pas de lui, mais qu'on ne s'étonnerait pas de trouver dans une de ses comédies :

Chacun, pris dans son air, est agréable en soi.

Il comprenait l'Académie comme une collection dans laquelle les genres les plus divers seraient représentés par des échantillons bien choisis. Il ambitionnait pour elle ce que M^{me} de Sévigné aurait appelé « le dessus de tous les paniers » sans en excepter le dessus du panier naturaliste et même le dessus du panier parlementaire. Il n'était jamais plus satisfait que le jour où il voyait élire un grand poète en même temps qu'un habile orateur, ou un romancier en même temps qu'un historien.

Avec de pareilles dispositions, il était merveilleusement propre à rendre compte chaque année de nos concours littéraires. Aucun parti pris de secte ou d'école ne l'empêchait, en effet, de distribuer à chacun la justice qui lui est

due. Les deux volumes qui contiennent ses discours académiques ne sont pas la partie la moins précieuse de ses œuvres et n'en seront pas la moins durable. Les historiens à venir de notre littérature contemporaine ne pourront se passer de les consulter. Presque tous les débuts littéraires viennent se faire reconnaître et sanctionner ici. M. Camille Doucet en a été l'annaliste exact, judicieux et courtois. C'est ainsi qu'à propos de votre premier livre il a eu l'occasion de faire, par anticipation, l'éloge de son successeur.

On est heureux, Monsieur, lorsque, comme vous, on n'a qu'à ouvrir ses archives domestiques pour y trouver des sujets dignes d'occuper l'historien et d'intéresser le lecteur. C'est un privilège qu'il n'a pas été possible de retirer à certaines familles et que la vôtre vous a légué. De génération en génération les Costa ont servi les princes de la maison de Savoie et ont mêlé leur vie à celle de leurs souverains. En écrivant simplement la biographie de vos ancêtres, vous auriez pu raconter l'histoire du Piémont pendant plus d'un siècle. Vous avez préféré n'en retracer que quelques épisodes, et il faut vous louer de la manière dont vous les avez choisis. Elle fait honneur à la délicatesse de votre goût : elle en fait plus encore à l'élévation de vos sentiments. Personne ne ressemble moins que vous à un courtisan du succès. Dans les annales de la Savoie vous ne recherchez pas les favoris de la fortune, mais les victimes des événements. Vous leur consacrez coup sur coup trois beaux livres : *Un homme d'autrefois, la Jeunesse du roi Charles-Albert, les dernières années du règne de Charles-Albert*. Puis vous sortez du domaine où vous vous étiez cantonné

jusque-là et vous faites une excursion dans l'histoire intérieure de notre France. Cette fois encore vous venez tout droit à un vaincu : ce noble et courageux, ce séduisant et mélancolique Henry de Virieu. Vous écrivez le *Roman d'un royaliste sous la Révolution*.

Dans cette galerie de héros malheureux, la figure qui se présente la première à nos yeux reste la plus attachante : c'est celle de votre bisaïeul Henry Costa de Beauregard. Vous l'avez appelé d'un nom qui lui est resté : *Un homme d'autrefois*. Sa vie avait commencé comme un rêve souriant ; elle s'est achevée comme un douloureux cauchemar. A quatorze ans il vient en France, sous la conduite d'un gentilhomme dauphinois, le chevalier de Murinais, frère de sa mère et dont il épousa une nièce quelques années plus tard. Son nom, ses relations de famille lui donnent ses entrées chez la duchesse de Choiseul ; son talent naturel pour la peinture le fait regarder avec intérêt, à titre d'objet rare, par Greuze, Vanloo, Vien et Boucher, par Diderot et M^{me} Geoffrin. Il ne manquait pas de raconter par le menu ses aventures, dans une correspondance régulière, que votre famille a précieusement conservée. Rien de plus curieux que les impressions et les étonnements de ce jeune Anacharsis savoyard, en voyage de découvertes à la cour de Louis XV. Un certain M. de Presle, à qui on venait de le présenter, lui offre une carte pour l'Opéra. Il n'avait nulle envie d'en profiter, mais son oncle lui dit que pareille invitation ne peut se refuser. A l'heure dite il s'y rend. Trois dames et deux messieurs, qu'il n'avait jamais vus, se trouvaient avec lui. Laissons-le raconter lui-même la suite de son aventure. « Voilà qu'au milieu du spectacle M. de Presle eut un

étourdissement et sortit, de sorte qu'à la fin du spectacle il m'a fallu donner la main à une de ces inconnues pour la mener à son carrosse; elle m'a fait passer par une autre porte que celle par laquelle j'étais entré et où un des laquais de mon oncle m'attendait. Quand j'ai été dans la rue, la dame m'a dit que j'allais souper chez elle et m'a enlevé. La voiture roula fort loin et je ne savais trop ce que cela deviendrait. Quand nous avons été arrivés, j'ai donné de nouveau la main à Madame pour la conduire dans son appartement... Enfin M. de Presle est venu, ce qui m'a fort tranquilisé. On a soupé, et j'ai prestement prié M. de Presle de me donner son carrosse. Je ne sais pas plus que vous ni où ni avec qui j'ai soupé. »

Un voyage en Italie permit à Henry de Costa de réaliser un de ses rêves. Il vit les chefs-d'œuvre des maîtres. Il pensa qu'il ne pourrait jamais les égaler, ni même en approcher. Il renonça pour toujours à la peinture et prit du service dans l'armée piémontaise. Sa vive et facile intelligence trouva là l'occasion de s'employer. Attaché à ce qu'on appelait la légion des campements, il fut chargé de dresser des cartes et des plans, dont l'exécution élégante en même temps que correcte fit honneur au jeune officier. Il servait avec distinction depuis dix-huit ans, lorsque l'aîné de ses fils, Eugène, le supplia de le laisser entrer dans la même carrière. Cet enfant, qui tenait de son père les qualités les plus aimables du cœur en même temps que les dons d'un esprit précoce, passa brillamment les examens exigés et conquit, à quatorze ans, son brevet de sous-lieutenant.

A ce moment commençaient en France des événements qui allaient changer la face de l'Europe et bouleverser la paisible existence des Costa. Les États généraux se réunissaient à Versailles et la vieille société française allait disparaître dans un naufrage retentissant. On sait avec quelle ardeur une partie de la jeune noblesse se jeta dans le mouvement de 1789. Vous vous moquez spirituellement de cet enthousiasme un peu irréfléchi. Si vous aviez vécu dans ce temps, vous auriez peut-être partagé l'entraînement général. Votre bisaïeul, qui devait si cruellement souffrir de la Révolution, n'en désapprouvait pas les débuts. Son ami, Joseph de Maistre, moins indulgent, y voyait surtout, comme Bossuet dans la Révolution d'Angleterre, une leçon : « Vous savez, écrivait-il à Henry de Costa, que je ne suis pas ami des factions populaires. Cependant je prends un grand intérêt à ce sermon terrible que la Providence prêche aux rois. » Henry de Virieu, comme les Lafayette et les Noailles, avait salué avec joie l'aurore de la Révolution. Il était tout à la fois dévoué à la Monarchie et passionné pour la liberté; assez fervent catholique pour ne pas vouloir épouser une protestante, qu'il aimait, si elle ne s'était convertie, et franc-maçon au point d'avoir toute la confiance d'un des chefs de la secte, le fameux Weishaupt.

Une tradition, conservée dans la famille de Virieu et recueillie par vous dans le *Roman d'un Royaliste sous la Révolution*, veut que le héros de votre livre, à un congrès maçonnique auquel il assistait, en 1782, sous la présidence de Weishaupt, se soit senti frappé d'épouvante par les projets formés dans cette réunion contre la Monar-

chic et la maison de Bourbon. A son retour, dit-on, sans révéler des secrets qui lui étaient confiés sous la foi du serment, il ne put s'empêcher de demander à l'un des ministres de Louis XVI s'il savait ce qui se passait dans les loges maçonniques et si les mesures étaient prises pour prévenir le danger. La légende ne serait pas complète si l'on ne disait tout de suite que l'avertissement fut dédaigné. Tout le monde vivait alors dans l'illusion. C'était l'époque où une princesse de la maison de Savoie, veuve d'un prince français, se faisait initier à la franc-maçonnerie et où une reine lui écrivait ce billet, que je trouve cité dans votre livre : « J'ai lu avec grand intérêt ce qui s'est fait dans les loges franc-maçonniques que vous avez présidées au commencement de l'année et dont vous m'avez tant amusée. Je vois qu'on n'y fait pas que de jolies chansons et qu'on y fait aussi du bien. Vos loges ont été sur nos brisées en délivrant des prisonniers et en mariant des filles. Cela ne nous empêchera pas de doter les nôtres. » La princesse s'appelait M^{me} de Lamballe. La reine était Marie-Antoinette. Peu après, un des chefs de la franc-maçonnerie, le fondateur des loges du rite égyptien à Lyon, Cagliostro, se faisait l'organisateur de cette colossale intrigue du Collier, qui porta un coup terrible au prestige de la Monarchie dans la personne de la reine, à celui de l'Église dans la personne du cardinal de Rohan.

La franc-maçonnerie cependant était encore loin d'avoir atteint le degré de puissance où elle devait s'élever. Si vraiment le baron de Breteuil reçut à cette époque un avertissement donné par Henry de Virieu, il est bien excusable de n'en avoir pas tenu compte, car

Virieu lui-même paraît l'avoir oublié. La connaissance qu'il pouvait avoir des complots maçonniques ne l'empêcha pas, en effet, de s'associer dans sa province, le Dauphiné, aux événements qui amenèrent la convocation des États généraux. S'il n'assista pas à l'assemblée de Vizille, c'est parce qu'il était, à ce moment, à Versailles, délégué par les meneurs du mouvement pour faire valoir leurs griefs auprès du roi Louis XVI et des ministres. L'année suivante, il était élu député aux États généraux à côté de Barnave et de Mounier. Dans la nuit du 4 août, quand la noblesse, dans un élan d'abnégation, sacrifiait ses privilèges, même les plus inoffensifs, Virieu fit une motion, dont la forme est bien de ce temps : « Comme Catulle, je viens offrir mon moineau sur l'autel de la patrie. Je propose la suppression des colombiers. » — Il est plus d'une Lesbie prête à accepter l'offrande, erie une voix. Les colombiers, on ne l'ignore pas, étaient alors fort impopulaires : on les accusait de manger trop de grain. De ce jour Virieu fut célèbre. Le surnom de moineau lui resta. Dans la journée du 6 octobre, des femmes de la bande dirigée par Maillard le cherchaient pour le mener pendre, en criant : « Nous voulons le petit moineau ». C'était la récompense de son sacrifice. Il avait, il est vrai, refusé de suivre les chefs de la Révolution lorsque ceux-ci s'étaient attaqués à Dieu et au roi.

Bientôt on le trouve mêlé aux dernières tentatives faites pour sauver la Monarchie. On le trouve enfin dans cette insurrection de Lyon qui mit un moment en péril le despotisme de la Convention, contre lequel s'étaient unis trop tard les royalistes et les Girondins. Là devait être le terme de

cette vie aventureuse. Dans la sortie désespérée qui termina la résistance, Henry de Virieu, à la tête d'une colonne qui essaya de forcer les lignes des assiégeants, se jeta au plus fort de la mêlée et disparut. Sa famille fut quelque temps dans le doute sur son sort. Après avoir passé par de cruelles alternatives de découragement et d'espérance, M^{me} de Virieu, réfugiée à Lausanne, reçut d'un brave homme, qui avait sauvé son fils, le jeune Aymon, et qui était drapier à Grenoble, un paquet, avec ces simples mots : *De la part de M. Rubichon.* Elle l'ouvrit et vit une pièce de cette étoffe noire qu'on appelle du drap de veuve. Elle comprit, s'agenouilla, fit mettre à genoux ses enfants et pria Dieu.

La répression de l'insurrection lyonnaise, suivie bientôt de la reprise de Toulon, livrait tout le sud-est de la France à la Convention et permettait aux armées républicaines de prendre l'offensive contre le Piémont. Dès 1792, Montesquiou avait occupé la Savoie qui, travaillée par les comités révolutionnaires, s'était soulevée à l'approche de l'envahisseur. Après ce premier effort, l'invasion française, pendant plusieurs années, ne fit pas de progrès. La guerre traînait en longueur. Tout se bornait à des escarmouches sur les pentes des Alpes. Dans une de ces rencontres, Eugène, le fils aîné du marquis, fut atteint d'une balle au pied. Après des souffrances supportées avec une touchante résignation, l'héroïque enfant succomba. Ce deuil assombrit pour jamais la vie du marquis Henry et de sa noble femme ; il inspira au grand Joseph de Maistre un de ses premiers écrits, le *Discours à la marquise de Costa sur la mort de son fils.*

En 1796, la guerre changea de face par l'entrée en scène d'un personnage qui était destiné à faire quelque bruit dans le monde. Le marquis Henry pressentit l'importance de l'événement, qu'il signalait en ces termes : « On annonce l'arrivée d'un nouveau général en chef. On le nomme Bonaparte. Corse d'origine comme Salicetti, il était officier d'artillerie sous l'ancien régime, par conséquent gentilhomme, mais peu connu dans l'armée, où il n'a été employé que comme artilleur à la prise de Toulon. On ne le croit pas jacobin : il est homme d'éducation et de bonne compagnie. Il passe pour être plein de génie et de grandes vues ; son entourage se compose d'anciens officiers d'artillerie. Que fera-t-il ? Je n'en sais rien encore. »

On le sut bientôt. Débordés par une marche rapide, défaits à Mondovi, séparés de leurs alliés les Autrichiens, qui se faisaient battre eux-mêmes à Dego, les Piémontais n'avaient plus qu'à traiter. Le marquis Henry de Costa eut la douleur d'être délégué avec le comte de la Tour pour demander un armistice au vainqueur. Les deux commissaires piémontais arrivèrent à dix heures et demie du soir à Cherasco, dans le palais du comte de Salmatoria, où était établi le quartier général de l'armée française. Après avoir attendu environ une demi-heure le général en chef qui reposait dans une pièce voisine, ils virent entrer un jeune homme de vingt-sept ans, au maintien grave et froid, en uniforme et botté, mais sans sabre, sans écharpe et sans chapeau. Il écouta tranquillement et avec une politesse un peu ironique les objections qui lui furent faites ; il y répondit brièvement, puis tirant sa montre : « Messieurs, dit-il, je vous préviens que l'attaque géné-

rale est ordonnée pour deux heures du matin et que si je n'ai pas la certitude que Coni sera remis entre mes mains avant la fin du jour, cette attaque ne sera pas différée un moment. Il pourra m'arriver, ajouta-t-il, de perdre des batailles, mais on ne me verra pas perdre des minutes par confiance ou par paresse. » Henry de Costa, que le *Mémorial de Sainte-Hélène*, en rendant justice à ses mérites, appelle le colonel de la Coste, venait de voir s'ouvrir le plus étonnant chapitre de l'histoire des temps modernes. Dix ans plus tard, l'Italie tout entière, sauf les îles, n'était plus, sous des noms divers, qu'une dépendance du vaste empire fondé par l'ancien officier d'artillerie.

Qui l'aurait cru, qu'en effaçant de la carte du continent les petits États italiens, on préparait indirectement l'avenir de la maison de Savoie, forcée alors de chercher un refuge en Sardaigne? Il y a trois ou quatre grands hommes, d'une espèce particulière, au contact desquels le monde s'est renouvelé. Pour ceux mêmes qui ont combattu contre Napoléon, son épée a été comme la baguette du magicien. Là où il a passé, des nations se sont éveillées. En réunissant pour un moment toute la Péninsule sous sa main et en faisant revivre ce nom de royaume d'Italie, qui n'avait paru au moyen âge que pour s'éclipser bientôt, il a donné une étiquette et un but à des instincts confus et à de vagues aspirations.

Lorsque, en 1814, les rois de Sardaigne furent réinstallés à Turin par les victoires de la coalition, ils trouvèrent déposée dans l'esprit des populations la semence qui devait faire germer sur le sol italien les idées d'indépendance et d'unité. Pour la branche aînée de la maison de Savoie,

ces idées se confondaient avec les opinions libérales et révolutionnaires que ces princes avaient en horreur. Quand elles firent explosion pour la première fois en 1821, l'honnête et faible Victor-Emmanuel I^{er} n'essaya pas de tenir tête à l'orage et abdiqua. Son frère, Charles-Félix, plus énergique, réprima l'insurrection. Il aurait voulu compléter la répression en déshéritant le chef de la branche cadette, éventuellement appelé à lui succéder et devenu, peut-être malgré lui, l'espoir des libéraux, Charles-Albert de Savoie, prince de Carignan. Il n'osa pas. Le prince de Carignan fut seulement exilé.

Dans le premier des deux ouvrages que vous avez consacrés à ce personnage, vous racontez sa jeunesse et vous dépeignez son caractère d'après ses propres écrits, qui sont nombreux, en les complétant par les lettres et les souvenirs de votre grand-oncle Sylvain de Costa, un des fidèles serviteurs du prince, attaché à sa personne comme écuyer. Vous nous présentez le futur roi Charles-Albert comme une sorte d'Hamlet (le mot est de vous) comme une énigme vivante, mélange de rêverie qui paralysait souvent ses résolutions et d'ardeur concentrée qui le poussait aux grandes entreprises et aux actions d'éclat. La comparaison n'est pas seulement ingénieuse : elle est juste, à condition de ne pas vouloir la pousser trop loin. Charles-Albert était un Hamlet, sans doute, mais un Hamlet italien. Sa rêverie n'était pas invariablement sombre, comme celle du légendaire prince de Danemark. Beaucoup d'Ophélie se sont trouvées sur son chemin : il ne les envoyait pas au couvent. Souffrez que je vous emprunte le piquant récit d'une de ses aventures de jeunesse, datant de l'époque où il avait encouru la disgrâce

de Charles-Félix à la suite des événements de 1821 et vivait à Florence en exil :

Certain soir que le prince était aux pieds d'une jolie femme, son mari, consul d'une grande puissance, rentrait indûment. Aussitôt grand bruit de portes qui se ferment. Mais le mari devine qui s'échappe en suivant jusqu'au Poggio Imperiale la grande ombre fuyante. Le lendemain, c'est un va-et-vient bien naturel entre le palais et le consulat, et quel n'est pas l'effarement du mari de se trouver tout à coup en présence du moins séduisant des séducteurs ! C'était Sylvain, Sylvain qui avait le plus innocemment du monde passé cette nuit fatale et qui se réveillait en garde. Avec une fatuité qu'excuse son dévouement, il s'offre à payer en telle monnaie qu'on voudra. L'affaire fut heureusement étouffée ; Sylvain économisa peut-être un beau coup d'épée ; mais il l'aurait reçu avec la même désinvolture narquoise et touchante qui lui faisait écrire à son frère : « Juge de la stupeur de ce mari consul quand il s'est trouvé inopinément en présence de mon gros ventre et de ma jolie figure. Tout cela n'a pas paru flatter son amour-propre autant que l'était le mien d'avoir pu passer pour galant. »

Pour racheter sans doute ses faiblesses, qu'il déplorait, mais dont il ne parvenait pas à s'affranchir, le prince de Carignan se soumettait aux pratiques d'une rigoureuse dévotion. Il épuisait sa santé par des abstinences et des jeûnes dignes d'un solitaire de la Thésaïde et que Paphnucce n'aurait pas désavoués dans son désert, au temps où il méditait de convertir Thaïs. Le bon Sylvain, qui n'avait à expier que les péchés de son prince et qui, en entrant dans l'ordre de Malte, n'avait pas fait vœu de mourir de faim, trouvait ce régime un peu dur. Il racontait un jour : « On nous a montré la table sur laquelle Guichardin a

écrit l'histoire de l'Italie avec une telle ardeur qu'il passait là vingt-quatre heures entières sans dormir et sans manger. Mon prince en fera bientôt tout autant, si l'on n'y pourvoit. »

La vie publique de Charles-Albert, comme sa vie privée, fut un tissu de contradictions. La cause italienne l'attirait; mais il n'osait se prononcer. Les mécontents de la Péninsule se tournaient instinctivement vers lui, mais se décourageaient en présence de son attitude impénétrable et de son extérieur glacial. Il était capable, à l'occasion, d'être un héros : il l'a prouvé depuis à Buffalora et à Novare; mais il était inhabile à le faire croire. Il n'aurait pas su créer autour de lui une de ces légendes qui sont faites pour moitié du génie de la politique ou de la guerre et pour l'autre moitié du génie de la mise en scène. Il n'avait ni la belle humeur qui arbore le panache d'Arques et d'Ivry, ni l'orgueilleuse simplicité qui s'enveloppe dans la redingote d'Austerlitz et d'Iéna. La flamme qui le brûlait intérieurement ne se communiquait pas au dehors : il n'était pas contagieux. Un homme qui devait être plus tard le ministre de son fils Victor-Emmanuel II, le marquis Maxime d'Azeglio, s'entretenait souvent avec lui. Chaque fois qu'il sortait, il se répétait à lui-même : Maxime, défie-toi; *Massimo, non ti fidar.*

Un jour cependant le sphinx livra son secret. Maxime fut rassuré, s'il ne fut pas enthousiasmé. On était en 1845. Charles-Albert régnait en Piémont depuis quatorze ans. L'Italie était agitée de sourds frémissements. Le marquis venait de la parcourir, calmant les impatients et réconfortant les découragés. Il demandait au roi si Sa Majesté

l'approuvait ou le blâmait. Un silence se fit et Charles-Albert lui dit : « Faites savoir à vos amis que l'heure n'est pas encore venue d'agir ; mais, lorsqu'elle sonnera, ma vie, la vie de mes fils, mes trésors, mon armée, tout sera sacrifié à l'Italie. » Et comme d'Azeglio, stupéfait, semblait n'avoir pas entendu, le roi répéta les mêmes paroles ; puis, se levant, il lui mit les deux mains sur les épaules et, sans changer de visage, sans se départir de son calme imperturbable, il l'embrassa.

Trois ans plus tard commençaient les événements que tout le monde connaît : la Péninsule se soulevant au premier souffle de cette année 1848, qui allait remuer toute l'Europe : l'indépendance italienne mettant d'accord, pour quelques instants bien courts, un pape, un roi, un conspirateur, Pie IX, Charles-Albert et Mazzini ; les Milanais, après une bataille de cinq jours, chassant ceux qu'ils appelaient alors les Allemands, c'est-à-dire les Autrichiens, et offrant au descendant des ducs de Savoie la vieille couronne de fer des rois Lombards ; le prince de Schwarzenberg revivifiant la dynastie de Lorraine-Hapsbourg par une double abdication ; la cause autrichienne sauvée par un jeune empereur et par un vieil homme de guerre, Radetzki brisant à Novare la résistance de l'armée piémontaise ; Charles-Albert traversant les lignes ennemies sous un nom d'emprunt et allant mourir en exil pour conserver à sa famille et à son peuple les chances de l'avenir.

Il ne faut jamais désespérer d'une cause vaincue, tant qu'il lui reste des soldats fidèles, une dynastie pour la représenter et des hommes d'État. Dix ans ne s'étaient pas

écoulés depuis le désastre de Novare, que le comte de Cavour saisissait l'occasion du Congrès de Paris pour plaider devant ce tribunal européen le dossier du Piémont et les griefs de l'Italie. Hamlet n'était plus à Turin ; Hamlet régnait en France. Il rêvait l'établissement de la concorde entre les États par une meilleure délimitation de leurs frontières, quelque chose comme le grand dessein prêté à Henri IV par l'imagination de Sully. On sait quel a été le réveil. L'unité italienne, préparée par nos armes, s'est créée contre notre politique et surtout contre nos intérêts. Elle a enfanté l'unité allemande, et la fille a fait faire à la mère toutes ses volontés. Une entreprise inspirée par le désir avoué et légitime d'exclure les Allemands de la Péninsule aboutissait à rétablir, sous une forme plus redoutable, le Saint Empire romain germanique et à placer entre les mains de son chef le pouvoir de donner un même mot d'ordre politique et une même direction militaire à toutes les forces de l'Europe centrale, depuis le Niémen jusqu'à la Moselle et depuis la mer du Nord jusqu'au cap Spartivento.

L'unité italienne a eu du moins une conséquence dont nous ne pouvons que nous féliciter. Elle a fait de la Savoie une terre française et de vous, Monsieur, un de nos compatriotes. Les mariages forcés ne réussissent pas mieux entre peuples qu'entre particuliers. Celui que votre pays a contracté avec la France n'est pas entaché de ce vice originel. Favorisé par une vieille parenté de race, il a été consommé par l'accord des sentiments. A l'époque lointaine où la Gaule était habitée par vingt peuplades indépendantes et parfois ennemies, une même tribu, née

d'un même sang, portant un même nom, occupait les hautes vallées de la Savoie et du Dauphiné. Les deux moitiés du peuple des Allobroges ont vécu longtemps d'une vie commune ; puis la politique les avait séparées. La politique les a réunies.

Presque toutes les grandes dynasties catholiques de l'Europe sont nées sur notre vieux sol gaulois ; non seulement la plus ancienne et la plus illustre, celle qui s'est associée à notre histoire nationale au point de pouvoir être appelée la maison de France, mais celles qui, transplantées au dehors et s'étant fait une nouvelle patrie, de nouveaux intérêts et de nouvelles affections, se rappellent encore à notre souvenir par les noms, agréables à des oreilles françaises, de Lorraine et de Savoie. Il n'est pas jusqu'à l'Amérique où les descendants de notre Henri de Bourgogne, devenus d'abord maison royale de Portugal et ensuite maison impériale du Brésil, n'aient représenté nos idées civilisatrices et apporté à la race noire la justice et la liberté.

Quand les ducs de Savoie, transformés en rois de Sardaigne, tournèrent de plus en plus leurs ambitions vers l'Italie, leur pays d'origine sentit qu'il allait être délaissé par eux. Il n'avait pas appelé la séparation. Il la vit venir et l'accepta. Votre père la prévoyait à la veille de la guerre de 1859. Il l'annonçait du haut de la tribune en répondant au comte de Cavour. Le marquis Léon Costa de Beauregard, qui avait combattu à côté du roi Charles-Albert sur le champ de bataille de Novare, ne reniait rien de son passé. Personnellement, il conservait à ses princes le souvenir de sa fidélité persévérante et attristée. Quand on a

fait don de soi-même, on ne se reprend pas à la veille de la mort. Il refusa de siéger dans le Sénat français, où l'Empire s'honorait de l'appeler : « Je désire, écrivait-il au ministre d'alors, que mon rôle public soit terminé. Je ne peux ni ne dois prendre place au Sénat, et n'ai plus d'autre ambition que de finir tranquillement mes jours au milieu de ma famille et de mes études. Mais je désire que mes enfants servent la France avec honneur et dévouement. » Les paroles de cet homme de bien sont devenues la règle de conduite dont se sont inspirés, non seulement ses enfants, mais tous ses concitoyens.

Aussi, lorsque, au mois de février 1871, vous êtes arrivé à l'Assemblée nationale de Bordeaux, appuyé sur une béquille, mal guéri encore d'une blessure reçue en conduisant au feu les mobiles de votre pays, dans cette tentative suprême faite par l'armée de l'Est pour débloquer Belfort, on a compris que le traité réunissant la Savoie à la France venait d'être définitivement ratifié. Vous l'aviez contresigné de votre sang sur le champ de bataille de Béthencourt.

Vingt-six ans déjà passés, et dans ce quart de siècle que de changements accomplis ! que d'événements inattendus se sont pressés devant nous ! Combien d'autres, que nos adversaires eux-mêmes prévoyaient, se sont dérobés à notre espoir ! Combien d'hommes de cœur sont tombés sur la route de la vie, sans avoir vu se lever l'aube des légitimes revendications ! Vous survivez, Monsieur, à beaucoup de vos compagnons de lutte. La destinée vous réservait un but digne de vous, mais auquel vous ne songiez pas alors. Il semblait, ce jour-là, que vous

alliez, comme vos ancêtres, parcourir toute votre carrière dans la politique ou dans les camps. Les événements en ont décidé autrement. Vous avez changé de route et ce n'est pas l'Académie qui doit le regretter. Vous vous êtes engagé dans l'armée des lettres. Vous y avez gagné tous vos grades par vingt ans de travaux et de succès.

Entre la France et la Savoie l'union littéraire avait précédé l'union politique. Notre langue fut toujours la vôtre. Vos écrivains étaient des écrivains français, quand ils n'avaient pas la même patrie que nous. Ce n'est pas le cas de Mgr Dupanloup, puisque nos contemporains l'ont vu siéger à l'Académie française. Quoique né en Savoie, l'éloquent et intrépide évêque d'Orléans n'en était pas moins Français et même passionnément Français. Mais Joseph de Maistre a combattu de toute son énergie la politique de notre pays. Nul ne s'étonne pourtant lorsque nous revendiquons sa gloire littéraire comme une part de notre patrimoine national. De Joseph et de son frère Xavier de Maistre, si l'on remonte jusqu'aux premières années du XVII^e siècle, on y trouve, parmi vos compatriotes, un des maîtres de la prose française en sa jeunesse et en sa fraîcheur, un moraliste chrétien que Bossuet admirait, que Fénelon a rappelé par l'heureuse union de la douceur du prêtre avec l'élégance du gentilhomme, l'aimable évêque de Genève, l'auteur de *l'Introduction à la vie dévote* et du *Traité de l'amour de Dieu*.

Votre premier ouvrage, *Un homme d'autrefois*, était tout plein du souvenir de Joseph de Maistre. Votre dernière œuvre, *Prédestinée*, pourrait être placée sous le patronage

de saint François de Sales. Je ne rechercherai pas quelle était l'âme à la fois tendre et pure qui vous a inspiré des pages si émouvantes sur les agitations, les douleurs et les joies de l'amour divin. Le souvenir de cette jeune sainte est trop récent, son image trop présente au milieu d'une famille qu'elle a charmée par sa vie, édifiée par sa mort. Vous ne l'avez désignée que par ce nom de *Prédestinée*. Saint-François de Sales a eu recours à un procédé analogue pour éviter de nommer la pieuse inconnue de son *Introduction à la vie dévote* : « J'adresse, disait-il, mes paroles à Philothée, parce que, voulant réduire à l'utilité commune de plusieurs âmes ce que j'avais premièrement écrit pour une seule, je l'appelle d'un nom commun à toutes celles qui veulent être dévotes, car, ajoutait-il ingénument. Philothée veut dire amatrice ou amoureuse de Dieu. »

Je suis obligé d'avouer que saint François de Sales n'était pas de l'Académie française. Il y avait pour cela deux raisons, dont la première me dispense de citer l'autre. Notre Compagnie n'existait pas encore. Il siégeait, vous le savez, dans une académie, qu'il avait fondée lui-même, avec son ami Antoine Favre, président du Sénat de Chambéry et l'un des grands jurisconsultes du temps, réalisant ainsi l'alliance des lettres, de la magistrature et du clergé. L'Académie florimontane d'Annecy (c'est le nom que lui avaient donné ses deux fondateurs) n'a eu qu'une courte existence, mais elle n'a pu servir de modèle à l'Académie française. Ses séances étaient hebdomadaires comme le sont aujourd'hui les nôtres ; elle y choisissait les ouvrages littéraires les plus distingués pour

leur distribuer des prix. Nous vous donnerons cette même occupation, et ce n'est pas une sinécure, soyez-en assuré. Nous ne pouvons malheureusement pas vous faire retrouver ici le paysage qui servait de cadre à l'Académie de saint François de Sales et du président Favre ; les prairies et les forêts de la Haute-Savoie, le beau lac d'Annecy aux eaux profondes et le profil des Alpes sur le ciel bleu.

Un des fils d'Antoine Favre se rattache d'une manière plus directe aux origines de notre Compagnie. Claude Favre de Vaugelas n'était pas né Français, mais il l'était devenu ; il put donc occuper, dès la fondation de cette Académie, un des quarante fauteuils établis par le cardinal de Richelieu. Personne ne connaissait les finesses de la langue française mieux que ce Savoyard. A ce titre, il fut placé à la tête de ceux qui s'occupèrent, les premiers, de notre Dictionnaire, non pas de ce fameux Dictionnaire historique, dont il n'a pas été question avant le XVIII^e siècle, qui ne peut pas être fait par nous et qui n'a d'autre avantage que de fournir un texte à d'amusantes plaisanteries sur l'Académie, mais du vrai Dictionnaire, du seul auquel avait songé notre glorieux fondateur : le Dictionnaire de l'usage, dont les huit éditions, images changeantes d'une société sans cesse en mouvement, reflètent les sentiments, les formes de langage et les tours de phrase affectionnés par chaque génération.

Nous ne sommes pas les despotes de l'usage : à peine en sommes-nous les juges. Nous en sommes surtout les greffiers. Notre rôle se borne à enregistrer, parmi les témoignages, écrits ou parlés, du langage de nos contem-

porains, ceux qui se présentent à nous revêtus d'une réelle autorité. Votre compatriote nous a donné ce précepte et cet exemple. Rien chez lui du pédantisme d'un Vadius ou d'un Trissottin. Vaugelas était ce qu'on appelle aujourd'hui un homme du monde. Ancien gentilhomme du duc d'Orléans, il apportait, dans les discussions souvent épineuses que soulevait le Dictionnaire, la plus exquise courtoisie, n'exprimant son sentiment qu'avec réserve et semblant s'excuser d'avoir trop souvent raison. Quant à l'usage, voici comment Vaugelas le concevait : « Il faut, disait-il, que la Cour et les bons auteurs y concourent, et ce n'est que de cette conformité qui se trouve entre les deux que l'usage s'établit. »

Il n'y a plus de Cour. Il y a toujours de bons auteurs. Lorsque l'Académie les trouve dans le monde où vous vivez, elle est heureuse de reconnaître que la tradition du bon langage n'a pas été délaissée par la bonne compagnie. Vous aiderez à maintenir ici cette tradition. C'est peut-être une tâche bien modeste pour un homme qui a siégé dans une assemblée souveraine chargée de réorganiser la France au lendemain de ses malheurs. Ne la dédaignez pas toutefois. En conservant à notre langue ses titres de noblesse, l'élévation sans emphase, la simplicité sans platitude et surtout cette clarté, qui n'est autre chose que la probité du langage, vous servirez encore notre pays; vous contribuerez à propager dans le monde son influence et à faire rayonner son génie. L'établissement d'une langue universelle est un projet chimérique. Chaque peuple met de plus en plus son propre idiome au premier rang et ne laisse, chez lui, que la seconde place à occu-

per. Il suffit de l'avoir partout. Nous l'avons eue pendant plus de deux siècles. Il n'existait pas plus qu'aujourd'hui une langue universelle ; mais il y avait, à côté des idiomes nationaux, une langue internationale, adoptée librement, comme une sorte de patrie intellectuelle, par l'élite de l'humanité.



